

SOUS LA DIRECTION DE **MARTINE FIDÈLE**

ÉCORCHÉES VIVANTES

RÉCITS

**MÉMOIRE
D'ENCRER**



ÉCORCHÉES VIVANTES

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada,
du Conseil des Arts du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2017
© 2017 Éditions Mémoire d'encrier inc.
Tous droits réservés

ISBN 978-2-89712-498-4 (Papier)
ISBN 978-2-89712-500-4 (PDF)
ISBN 978-2-89712-499-1 (ePub)
PQ3940.5.E26 2017 840.9'9287097294 C2017-941475-5

Mise en page : Virginie Turcotte
Couverture : Étienne Bienvenu

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

ÉCORCHÉES VIVANTES

Sous la direction de Martine Fidèle

MÉMOIRE D'ENCRIER

PRÉFACE

CES BLESSURES COMME DES ASTRES

Yanick Lahens

Chair interdite, le sexe des femmes attise le désir autant que la haine, la convoitise autant que la peur. Neuf femmes haïtiennes, urbaines, contemporaines et jeunes tentent de dire les maux/mots tracés au scalpel dans le corps des femmes.

Sang, larmes, semences, suppuration, sécrétions, violence et mort constituent la chair de ces textes. Paroles vives, aiguës, hachurées, dansantes, folles, poétiques. Puisqu'on tente de nous couper le souffle nous hurlons, crachons, crions une parole essoufflée, blessée, violente mais jamais vaincue. Ces jeunes auteures investissent les registres lexicaux tabous liés à la sexualité ou au sacré comme pour infléchir les usages langagiers et les mentalités qui les cautionnent et nourrissent l'exclusion des femmes. Esthétique militante à bien des égards. Mais si on nous enferme du dehors, nous femmes, évitons que cette esthétique volontariste ne nous enferme du dedans. Faisons sauter les barreaux pour la conquête de toutes les facettes de l'humain. Nous devons investir toutes les paroles du monde. Nous sommes plus que nos corps,

plus que nos blessures, plus que nos exclusions, plus que nos interrogations ou nos peurs. L'incapacité de certains mâles à être entièrement humains ne doit pas détruire en nous la certitude que nous sommes l'autre moitié du ciel. Ne soyons pas des étoiles éteintes mais des astres lumineux.

INTRODUCTION

Martine Fidèle

Nous, «écorchées vivantes», nous écrivons.

Nous écrivons parce qu'il y a en Haïti des femmes qui vivent *une journée sans pain, dans une rue qui siffle la rébellion*. Des femmes qui vivent *les mêmes semaines, longues, éreintantes et vibrantes, et qui parviennent à tracer le poème des rues disparues*.

Ici, chaque minute est une histoire. Chaque heure, un combat.

Parce qu'il y a des femmes à qui *le sol a offert une dernière danse*. Parce qu'il y a des femmes à qui les gestes, les odeurs, les paysages deviennent routiniers. Elles portent depuis douze ans un uniforme de caissière, quittent la maison, une tasse de café dans une main et leur fille dans les bras.

Parce qu'il y a des femmes qui rament à la force des poignets, enfilent des peaux, se glissent dans des personnages, et se retrouvent dépucelées, une fois les rideaux tombés.

Parce qu'il y a des femmes qui avortent et se choisissent, maîtresses de transgression, casseuses d'interdits; elles font de l'écriture un lieu de résistance, s'arrêtent, un après-midi, dans un bar, parlent littérature.

Nous écrivons pour apprivoiser le temps.

Nous sommes ensemble, Écorchées vivantes, nues; nous léchons, debout, nos blessures. Saleté, petitesse, actes manqués, drames faciles, bourreaux oubliés, rapports de corps et d'oppression, prostitution déclarée, attentat sur nos chairs et nos esprits jusqu'à voir en nous rien que des objets de désir.

Dans quelle langue exprimer tout cela? Dans quel cri face au chaos quotidien? Comment revendiquer le droit d'exister? Quoi dire à nos filles et à nos fils?

Nous sommes neuf femmes auteures et nous jonglons avec des émotions interdites: sexualité, viol, avortement, inceste, prostitution, amour, folie... Nous assumons chacune une sensibilité, et nous revisitons chaque battement, chaque nerf pour mieux ressentir le monde. Peut-être est-ce le lieu pour nous découvrir et surprendre l'autre. L'autre-miroir. L'autre-mère. L'autre-sœur. L'autre-fille. L'autre-enfant. L'autre-femme. L'autre-putain. L'autre-elle. L'autre-nous.

Notre souhait est que ce livre résonne aussi loin que nos voix de femme pour revendiquer le monde: espace-cri, espace-sédition, espace-fièvre, espace-tonnerre, espace libre-arbitre. Qu'il allume la conscience, arrache aux rêves les plus étranges une part de dignité et un autre soleil pour les femmes. Car nous écrivons depuis l'infini.

*Elles réclament à grands cris le soleil
au creux de leurs mains
pour rejoindre la vie
comprendre cette mécanique sans nom
qui les a happées et clouées
au bas des murs
pour vivre
au bas des murs
le sang et l'âme pétrifiés.*

Marie-Célie Agnant, *Femmes des terres brûlées*

« Nous avons besoin d'espace pour
loger nos rires. Cette terre de petite
fleur gémissante. Cette terre noire
collée à notre peau. C'est le souffle
d'un lointain au revoir. Le trophée
d'un peuple qui s'élève à chaque bour-
rasque. »

ZANTRALA, TERRE D'OMBRE ET D'EAU

Kermonde Lovely Fifi

Je trébuche sur ton ciel. Je vomis la langue que je ne parle qu'en petites faims. Il m'arrive de vivre. De poignarder les rêves. De sauter dans le vide. De chuter. Je suis Zantrala. Celle qui danse dans vos rues et vos ruelles. Et sur l'épave de la cathédrale. Aux urgences de la clinique générale.

Je danse avec la saleté du quotidien. Avec la rage des lunes disparues.

Je respire le traitement d'un cancer brûlé. La ville marche sur mon sommeil. Moi pucelle, à chaque souffle d'aurore. Je respire l'adieu du soleil. Un air monotone. Un air de seconde.

Je me baisse dans vos rues. Écrire mon urine sur vos masques de mort.

Moi, Zantrala. Je suis l'insoumise du temps. La fièvre du silence. Les jupons de l'étrangère.

Vivre. C'était mon souhait de petite fille. Voyager, faire le tour du monde. Rire. M'amuser. J'ai vite compris que c'était un luxe pour les damnés. J'ai grandi à la rue Pavée où la victoire des pauvres était de se réveiller tous les matins. Il nous arrivait de nous plaindre. Des fois, de pleurer.

En silence. On suffoquait. En silence. On se libérait du courage quotidien. En silence. Pendant un instant, on était libre. Lâche. Fatigué.

J'ai grandi rapidement. Flirtant avec les heures de bagarre, de casse et du plaisir des reins. J'entrais dans les bars. Tous les regards se posaient sur moi. Je n'étais pas une enfant. Ni une adulte. Les regards vicieux qui me frôlaient m'inspiraient des idées contraires. Je jouais le jeu et cela me plaisait.

Les ruelles n'avaient point de secret pour moi. Qui était qui. Qui faisait quoi. C'était des informations nécessaires pour survivre dans ma rue.

Ma vision du monde allait changer lorsqu'un soir, l'immobilité d'une femme attira mon attention. Elle était, depuis plusieurs heures déjà, debout devant la barrière de cet hôpital pour enfants à l'angle d'une rue. Il pleuvait. Elle ne bougeait pas. Son immobilité était telle que je me demandais si elle était réelle.

Cette femme en face tenait dans ses bras son bébé. Elle était là. Raide. Froide. La pluie balayait son visage et laissait dans ses yeux une empreinte de gouffre. L'enfant dans ses bras nus semblait dormir profondément. Ils ne bougeaient pas. Je me suis approchée d'eux pour me rassurer de leur présence.

La femme tourna vers moi son regard. Un geste lent. Un battement de paupières lourdes. Un dernier geste d'espoir. Un bref instant de certitude.

Elle portait dans ses bras la mort. Elle espérait, debout devant la barrière de cet hôpital pour enfants, un miracle.

Un miracle? Encore un mot pour maquiller nos doutes. Un long silence qui nous prend par les tripes et broie nos vertes pensées.

Je ne pouvais rien lui dire. Je suis restée à ses côtés, n'osant plus la regarder. Combien pour ouvrir cette porte? Combien pour satisfaire leur avidité? Combien d'enfants morts?

Certaines fois, je regrette de ne pas avoir eu le nom qu'il faut. Certaines fois, je regrette de ne pas être un homme. Cette nuit devant l'hôpital n'était pas ordinaire. Elle m'a révélé mon impuissance. Ma sottise de vie qui me coulait par les narines. Plus rien n'avait d'importance. J'ai loué le courage de cette femme et sans un mot je suis partie, traînant loin de cette ville et de cette rue mes pas lourds, mon cœur enflé et mes doigts pas assez longs pour agir.

Il y a des nuits
les heures s'attardent
sur une portion de vie jetée dans un coin de nos mémoires.
Il y a des nuits
les regrets s'accumulent.

Je t'ai inventé pour donner corps
à un désir de survivre
une faim de ne plus me réveiller
une nuit trop courte
trop soudaine.
Il y a des nuits
où l'on meurt à chaque battement de paupières.

La page se vide de toi.
La bêtise de l'encre
coule et traverse nos regards.

Combien de nuits brûlées
de rêves brisés.

Dehors ils brûlent
nos masques, nos costumes.
Dehors ils brûlent
et nos seins

et nos reins
et nos grimaces.
L'heure assassine la nuit
passent nos souvenirs.



Ma mère.

Elle ne criait pas. Elle ne luttait pas. Faible et belle, un faux sourire au coin des lèvres. Elle sursautait au moindre bruit. Au moindre grincement de porte. Le souffle lourd. Les paupières gonflées. Elle attendait ainsi. Tous les soirs. Les coups et les injures étaient devenus sa seule attente.



J'ai huit ans. C'est pour moi un jeu de grande personne. Un moment d'intense passion. De folie. C'est presque romantique. Une danse entre deux corps, l'un brûlant de désir et l'autre froid, violent comme une gifle. Deux corps bercés, secoués... et puis rejetés comme un mauvais rêve. Comme un lourd choc. La routine me serrait la gorge.

Un soir, je me souviens encore, j'étais dans la cuisine, picorant dans un bol de céréales. Ma mère est arrivée dans sa robe du soir, belle, maquillée, cachant mal ses misères. Ses rides. La blessure d'un corps meurtri. L'envie de fuir. De partir. La nuit faisait tressaillir ses cheveux. Le silence la minait. Elle était pieds nus et dans sa longue robe noire, elle ressemblait à une demi-nuit perdue dans les feuillages des bois. On ne la voyait pas. On ne la reconnaissait pas.

— *Fais du bruit, ma fille. C'est trop pour moi d'être enfermée ici. Dans ce silence. Misère.*

Misère. Quelle langue parle mon homme? Comment le lui dire? Comment lui expliquer que ma chair ployant sous sa force

n'est pas la dernière rivière qu'il entendra gronder? Je ne sais pas me battre. Je n'ai jamais su me battre. Mes tripes me font mal quand il s'approche de moi. Elles s'entremêlent douloureusement. Je meurs. Fais du bruit, Zantrala, ma fille. Écrase de ta seule voix le malheur qui me guette. Fais du bruit pour moi. Fais du bruit pour toi. Ah! Je suis vieille, hélas! Et mes tourments ne font que croître. Ai-je été une bonne mère? Une bonne épouse? Je n'ai jamais appris que cela. À être une bonne épouse. Je crois qu'au fond de moi, j'ai toujours détesté ça. Être une épouse. J'aurais pu faire autre chose de ma vie. J'aurais pu être une grande star.

Écoute-moi, ma fille. Ne t'accroche pas à un mode de vie. Sache que quand ça va bien, ça peut encore aller mieux. Bats-toi. Fais du bruit. Que l'on te voie. Que l'on t'écoute. Crie pour toi. Crie pour moi.

Plus tard dans la soirée, je fais face à mon père. Moi, Zantrala. Moi qui n'ai pas su crier pour ma mère. Oserai-je le faire pour moi?

Oui. Et je ne me tairai plus.

Zantrala court. Sa robe est quelque part, perdue dans la nuit. L'air est frais, caressant sa peau dénudée. Elle court pour le plaisir. Elle court pour oublier, à longues enjambées, sur le sable des souvenirs qui lui colle aux talons. Sur le sable mort, elle brûle sa peur, et la fumée qui s'élève en volutes douceâtres rend des couleurs à la nuit.

Zantrala court et embrasse les vagues. Elle entraîne dans sa course les interdits d'une vie lentement consumée. Elle court et le plaisir est fait de chair trempée dans des eaux inconnues.

Courir vers le sud. Courir vers les ombres.

Zantrala court. Elle fonce vers les mots qui dansent, les mots qui libèrent. Ses orteils se détachent. Le sol est chaud. Elle vole. L'odeur de l'encre la guide. C'est la trajectoire de chaque poème.

Donnez-moi de l'amour interdit
Un morceau de soleil palpitant sous les doigts
Donnez-moi ce cœur violé tant de fois
Que des mots ne suffiraient pas à égayer
Donnez-moi la haine d'un corps fatigué
Victime des heures de plaisir et de lâche fierté
Donnez-moi de l'amour
Donnez-moi de l'amour interdit.

Je patiente dans vos regards
Un demain confus
Inévitable
Je m'enflamme.

Donnez-moi des frissons aux petits matins
Quand les arbres fredonnent le souffle du vent
Donnez-moi un tremblement d'amour
Un tremblement de vide. De ville.
Donnez-moi des gifles sourdes
Pour m'apprendre à haïr
Donnez-moi de l'amour
Donnez-moi de l'amour interdit.

Ce matin, aucun coup de feu. Les enfants dansent et courent dans les rues. Les *Madan Sara** vont au marché pour offrir leurs légumes. Il n'y a pas de cadavres. Il n'y a pas d'ennemis. Tout est calme. Tout respire.

Resteras-tu, lorsque la première goutte de pluie lavera nos blessés? Sauras-tu rire? Sauras-tu pleurer?

La nuit s'en est allée. Possède-moi. Mes yeux seront tes yeux. Ma bouche sera ta bouche. La sueur de ton corps pour te faire oublier la peur.

* Les astérisques renvoient au lexique, voir page 85.

Nuit albinos, Gary Victor

Le bar des Amériques, Alfred Alexandre

De glace et d'ombre, H. Nigel Thomas (traduit par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban)

Le testament de nos corps, Catherine-Lune Grayson

La femme tombée du ciel, Thomas King (traduit par Caroline Lavoie)

Sans capote ni kalachnikov, Blaise Ndala

Adel, l'apprenti migrateur, Salah El Khalfa Beddiari

Phototaxie, Olivia Tapiero

Manikanetish, Naomi Fontaine

SOUS LA DIRECTION DE MARTINE FIDÈLE
ÉCORCHÉES VIVANTES

Chair interdite, le sexe des femmes attise le désir autant que la haine, la convoitise autant que la peur. Neuf femmes haïtiennes, urbaines, contemporaines et jeunes tentent de dire les maux/mots tracés au scalpel dans le corps des femmes.

Yanick Lahens

Nous sommes ensemble, *Écorchées vivantes*, nues ; nous léchons, debout, nos blessures. Saleté, petitesse, actes manqués, drames faciles, bourreaux oubliés, rapports de corps et d'oppression, prostitution déclarée, attentat sur nos chairs et nos esprits jusqu'à voir en nous rien que des objets de désir.

Martine Fidèle

Auteures: Sachernka Anacassis, Stéphanie Balmir, Edna Blaise, Martine Fidèle, Kermonde Lovely Fifi, Farah Angela Jean, Rébecca Odéna, Meggie Petit-Maître, Nedjmhartine Vincent.